

États généraux et... états d'âme

Dominique Denis

Number 121, Winter 2003–2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41597ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Denis, D. (2003). États généraux et... états d'âme. *Liaison*, (121), 23–24.

États généraux et...

ÉTATS D'ÂME

Dominique DENIS

EST-CE LA FAUTE de l'Halloween ou des compressions budgétaires ? Toujours est-il que ce 31 octobre, je me suis pointé à la Bibliothèque nationale du Canada (Ottawa) pour les premiers États généraux de la chanson et de la musique franco-ontariennes, déguisé en créature tricéphale. Je ne voyais pas d'autre façon de porter les chapeaux de mes trop nombreuses affectations journalistiques.

Si ma tenue est passée inaperçue, c'est sans doute parce qu'au sein de cette communauté où un artiste peut tenir tous les rôles (*roadie*, fonctionnaire, porte-parole, voire chanteur à l'occasion), on assume avec pragmatisme ses contorsions, tout en essayant de se compromettre le moins possible.

D'entrée de jeu, chacun semblait disposé à répondre à l'appel de Serge Monette, l'actuel président de l'Association des professionnels de la chanson et de la musique franco-ontariennes (APCM), qui voyait en nous des alliés et même des ambassadeurs (j'ai attendu en vain ma limousine de fonction). Sans vouloir faire bande à part, j'assistais à ces rencontres non pas à titre d'« acteur de premier plan », mais bien d'observateur et d'amoureux de la chanson. Et les réflexions qui suivent reflètent ce double impératif.

Je laisserai donc à d'autres le soin de trancher les divergences idéologiques soulevées durant ces trois jours (s'agissait-il des états généraux de la chanson ou de ceux de l'APCM ?), ou encore de conseiller les diverses tables de concertation sectorielles qui assureront le suivi des états généraux. Surtout, je ne me permettrai pas de douter de tant de bonne volonté de part et d'autre.

Première réaction : à la lecture du document de travail qui nous était fourni, et lors des échanges qui en ont découlé, le journaliste en moi s'est senti à l'étroit, déplorant – tantôt à voix haute, tantôt *in petto* – le peu d'espace réservé à la critique dans ce forum de discussion. Paradoxalement, la presse écrite (vecteur critique par excellence) n'avait pas été incluse parmi les intervenants de la sphère de la diffusion, un des cinq « grands axes de développement » de l'industrie. Un oubli qui en dit long sur l'équation tacite : médias = publicité.

Cela dit, les médias ne sont pas tout à fait innocents dans cette affaire : en s'autocensurant sous le couvert de la solidarité, en négligeant le regard critique, ils favorisent un consensus mou qui engendre sinon la médiocrité, du moins une tolérance à la médiocrité (bien sûr, le phénomène n'a rien de nouveau : on le retrouve, à divers degrés, au sein de toute culture minoritaire). Mais lorsqu'on entend un animateur radio déclarer qu'il n'hésite pas à souffler au préalable les questions de son

entrevue à un artiste, ou un autre qu'il « positionne » stratégiquement une chanson dans son palmarès, on prend la mesure de la distance qu'il nous reste à trouver pour faire notre boulot de façon intègre.

Deuxième réaction, qui découle de la première : celle du mélomane, qui déplore que l'épineuse question de la qualité (on ne peut pas la tuer, celle-là) se trouve trop souvent noyée dans un discours identitaire. Et ce discours occulte une réalité incontournable : que le consommateur de culture en Ontario français est 1) un individu au libre arbitre; 2) un habitant du village planétaire, qui a peut-être envie de « vivre sans tenir un drapeau », pour emprunter les mots de Michel Rivard; et 3) un Franco-Ontarien – s'il choisit de s'identifier ainsi. Indépendamment de considérations politiques ou démographiques, il doit pouvoir arrêter son choix sans complexes, certes, mais sans coercition non plus.

Plutôt que de partir de la prémisse que la qualité est désormais un acquis, et qu'il suffirait d'une plus grande visibilité pour une augmentation exponentielle des ventes (de disques) et de l'affluence (aux spectacles), il faut se rendre à l'évidence. Bien qu'elle témoigne d'une certaine progression quantitative et qualitative, la production musicale en Ontario français n'est pas assez grande pour donner une raison d'être à un gala tous les deux ans. Pour l'instant, les Trilles Or de l'Ontario français, tout comme les médailles d'or des Jeux de la Francophonie, relèvent plus d'une stratégie de marketing que d'une véritable reconnaissance.

Et l'allocution fiévreuse que nous a offerte l'ancien député Jean Poirier occultait de la même façon le nœud du problème. On pourrait presque dire qu'elle en était symptomatique. En bon démagogue, Poirier a tablé sur les notions de responsabilité individuelle et collective, de culpabilité (et donc de honte) et de polarité (« nous autres » contre « eux autres »). Loin d'oxygéner le débat ou d'élargir nos perspectives, ce genre de propos ne fait qu'enfermer le discours identitaire dans une logique antagoniste. Stratégiquement, l'approche est douteuse, voire suicidaire, surtout lorsqu'on tient compte du public ciblé par la chanson.

Au même titre que la chasse aux subventions, le microcosme culturel franco-ontarien est un mal nécessaire, qui a permis l'émergence de groupes comme Swing ou Konflikt Dramatik. Je ne donnerai pas tort à Éric Dubeau, du Conseil des arts de l'Ontario, qui signale qu'un artiste cherchant à créer son public n'en reste pas moins un artiste. Mais au même titre que le critique, l'artiste doit se placer tôt ou tard à l'extérieur du microcosme (et donc se soumettre aux lois du marché), ne

serait-ce que pour mieux affronter les attitudes – voire les préjugés – du consommateur, dont les choix sont viscéraux plus que solidaires.

N'en déplaise à nos visionnaires myopes, la culture musicale, qu'elle s'appelle chanson ou pop, rap ou poésie électrique, est beaucoup plus qu'un véhicule identitaire. À la limite, elle a le droit (surtout à l'ère des voyages « transcybériens ») de ne véhiculer aucune identité explicite. Et la critique partage le devoir du poète, clamé par Léo Ferré : « provoquer à l'intelligence », quitte à remettre en question les acquis apparents.

Nul doute qu'il faut « semer pour pouvoir récolter », comme l'a rappelé Jean Poirier. Mais un jardin broussaillieux a besoin d'être sarclé périodiquement, sans quoi on risque de récolter plus de mauvaises herbes que de fruits. Et ni l'artiste ni le critique ne devraient avoir peur de se salir les mains à l'occasion. ■

Chroniqueur musical depuis une douzaine d'années, Dominique Denis consacre ses cellules grises à la rédaction de critiques hebdomadaires dans L'Express de Toronto, lorsqu'il n'anime pas Mélofolie, une émission d'été sur les ondes de la Chaîne culturelle de Radio-Canada.

grimage

affiches, catalogues,
répertoires, emballage,
cartes d'affaire,
illustrations,
logotypes, annonces,
papeterie, livres,
dépliants,
conception visuelle,
site web.



christine mOriceau
Illustration – Graphisme

Un service offert par Théâtre Action



255, chemin Montréal,
Ottawa (Ontario) K1L 6C4
Tél. : 613.745.2322, poste 5
Télé. : 613.745.1733
grimage@franco.ca

Une présentation de Réseau Ontario
du 15 au 17 janvier, Ottawa

CONTACT ONTARIOIS

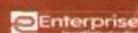
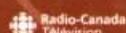
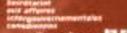
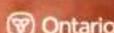
Le marché du spectacle de l'Ontario français avec :

36 extraits de spectacles en Vitrine ou Mini-Contact

7 ateliers de formation tant pour les diffuseurs,
diffuseurs scolaires que pour les artistes

Une occasion en or de rencontrer des artistes et producteurs
en visitant la **Salle Contact** et les **Lounge Contact**

Un lieu de réseautage incontournable!



Consultez le www.reseauontario.ca pour l'horaire de l'événement, formation offerte, liste des artistes, formulaires d'inscriptions et encore plus!